

**« La Noiraude même pas d'ici »
Nou l'Haïtienne dans *L'Enfant-bois* d'Audrey Pulvar**

Audrey Pulvar a publié en 2004, *L'enfant-bois*¹. La mise en exergue pointe une filiation prestigieuse, celle de Toni Morrison et de son inoubliable roman, *Beloved*. Dans cette exergue, une phrase peut être retenue : « la fille qui attendait d'être aimée... » On se souvient que *Beloved* est cette enfant que sa mère a dû tuer pour la soustraire à l'esclavage et qui reviendra la persécuter bien des années plus tard. Cette citation introduit donc à un roman de plus de 200 pages, dense et étonnant. Il s'ouvre par un premier chapitre² d'une violente altercation, visualisée mais non expliquée, entre les membres d'une fratrie. Une petite fille descend de son flamboyant pour extérioriser cette violence, en tournant autour de son frère Théo qui vient de se moquer de son affection pour un cochon : « Haine. Animale. Je tournais autour de ma proie crachant ma colère, grondant sourd, comme un chat sauvage ». Le récit se suspend lorsqu'elle donne l'ordre aux autres enfants d'aller chercher des cordes. Puis un second chapitre juxtaposé nous entraîne dans sa fuite éperdue dans la nuit de la forêt, en demande d'amour pathétique vis-à-vis de sa mère.

Le premier chapitre, suspendu, ne sera clos qu'en fin de roman (p.200 à 203). Le second se raméfie et rebondit tout au long de la fiction ; la conviction lancinante devient certitude, dans les termes même de la chanson,

« Le temps perdu ne se rattrape plus.
Je t'aime. Maman » (p.204)

Entre ce début et cette fin, dans un apparent désordre chronologique admirablement maîtrisé, on suit les séquences essentielles de la vie d'Eva, la lecture sollicitée étant active et toujours insatisfaite car la romancière manie avec dextérité le code herméneutique de sa fiction.

Une œuvre littéraire se distingue à la fois par la force de l'anecdote choisie et par la saveur de l'écriture qui fait oublier l'intrigue, tout en la soutenant avec force. *L'enfant-bois* est bien de cette veine. Audrey Pulvar puise dans les ressources de l'oralité, de l'Histoire, des langues – quelle langue au mitan du bilinguisme français-créole ! – de la modernité romanesque, pour imposer ces pages fortes qui, d'une histoire banale, font un récit exemplaire et unique.

¹ - Son premier roman au Mercure de France, 208 p. Elle est née en 1972 en Martinique. Elle vit et travaille en France. Ce roman a fait partie de la sélection 2004, du 10^{ème} Prix RFO du livre, des douze oeuvres choisies, aux côtés d'Eduardo Manet, Daniel Maximin, Frankétienne, Libar F. Fofana, Marie-Noëlle Recoque, Jacques Lacarrière, Tony Delsham et Gary Victor. Celui-ci a été le lauréat pour *Je sais quand Dieu vient se promener dans mon jardin*, paru aux éd. Vents d'ailleurs.

² - Nous numérotions les chapitres pour faciliter l'analyse : le 1 et le 12 (dernier) sont de 3 et 4 pages. Les 2, 3, 4, 5 d'une dizaine de pages. Les 6 et 7 de 18 à 19 pages. Les 8 et 9, de plus de 25 pages. Le 10 de 10 p. Le 11 de 42 p., de loin le plus long. Cette longueur des chapitres est très intéressante car elle crée un véritable rythme dans la narration, la condensant, la déployant en analepses éclairantes ou l'accélération.

Nou, une Haïtienne dans un roman martiniquais

Dans le second chapitre que nous venons d'évoquer, le lecteur est entraîné par Eva, petite fille sauvage de sept ans dans une fuite éperdue, au plus profond du « sous-bois humide » :

« Là, le chant des oiseaux est silence, enveloppé par la densité de l'ombraj'. Le feuillage dissimule des stridences secrètes. Le glou-glou triste du kayali l'aide à se frayer un passage paisible dans le désordre hydrophile, où insectes et reptiles règnent en affidés, gardiens zélés des piébwa. Son cœur... son cœur l'a d'abord aidée, lui donnant le balan indiqué, lui disant où aller et comment revenir, ne quittant jamais le battement régulier de la Rivière. Transe instinctive. Des plantes grimpantes aux branches saoules dansent, serpentent et plongent dans la combustion perpétuelle. Un air glauque monte et l'enveloppe. Son cœur tente encore de lutter contre cet appel. Puis il se perd. Eva, somnambule, se laisse porter vers le mitan du monstre vif. » (p.16)

Elle en reviendra, définitivement différente et plus sauvage encore, provoquant des métamorphoses incontrôlables qui la rendent suspecte aux yeux de tous, sauf à ceux de Mamie Nou, la grand-mère qui l'a bercée d'histoires extraordinaires. Alors que cette grand-mère est absente du premier chapitre, c'est dans ce second chapitre qu'elle s'inscrit à la dixième page du roman, comme la référence la plus familière et la plus sécurisante de l'enfant. Tout ce qui l'effraie dans la forêt est senti et interprété en fonction d'un conte de Mamie Nou :

« Un soir elle a entendu Mamie Nou raconter l'histoire de ce djab infernal qui vagabonde sans crainte dans le monde de notre imaginaire, passant de forêt en maisons. Invisible. A l'exception de ses sabots, tellement étincelants que leur éclat le rend perceptible » (p. 21).

La petite fille se remémore longuement ce conte dans ses moindres détails³. On comprend combien sa grand-mère l'a élevée dans la peur du mâle qui s'insinue, sans que la jeune fille y prenne garde, entre ses cuisses pour la rendre lubrique...

« Aucune défense, aucun contre-sortilège, aucune prévention ne peut empêcher la jeune fille de perdre toute retenue. Et cette qualité de djab est terrible au point que les pucelles vivent le tout dans un rêve orgasmique bien enfermé dans leur tête » (p. 22).

Eva se rappelle, dans les moindres détails, de ce conte d'avertissement qui dépasse la simple mise en garde pour cheviller au corps de la petite fille la peur du djab et du viol. Et ne connaissant pas encore l'histoire de Nou, on peut penser que la grand-mère raconte des histoires d'une violence extrême, appliquant à la puissance 10 les analyses de Bruno Bettelheim !... Mais, pour l'instant, Eva est au cœur de la forêt la nuit et il lui faut tout reproduire de cette grand-mère, le récit de violence et les rites conjuratoires, pour arriver à surmonter sa peur :

« Oui, c'était cette histoire dont Eva avait capté quelques bribes un soir de conte chanté haut. Assise dans son bois de nuit, elle frissonne et se recroqueville un peu plus, empruntant à Mamie Nou l'un de ses soliloques d'apaisement. Priant pour qu'il la préserve de l'appétit sale des jangagésanmanjé, cette famille de dorlis tellement redoutable. Au moins les voix furieuses se sont-elles tuées pour de bon » (p.24).

³ - Le récit prend deux pages et demie du roman.

Mamie Nou apparaît dans ce contexte effrayant et fantastique : on ne sait pas encore qu'elle est Haïtienne mais on est impliqué dans son pouvoir de conteuse aux histoires haletantes et dans sa capacité à calmer la peur. Son nom est donc d'emblée associé à la violence faite aux corps des femmes et à la lutte contre la sexualité de perdition mais également à l'apaisement, les yeux ouverts sur le réel fantastique.

Cette ignorance de « l'haïtianité » de Nou est de courte durée puisque le chapitre 3 lui est entièrement consacré. Il s'ouvre et se clôt par le présent : Nou en train de faire la cuisine dans une atmosphère surchauffée avec, en contre-jour, son époux Eugène qui a 80 ans aujourd'hui. Elle maugrée contre lui qui a toujours délaissé sa femme pour ensemer la terre. Pourtant elle a eu treize enfants dont peu restent vivants⁴ : « Et jamais un jour de répit pour moi mère, pour moi grand-mère, pour moi maîtresse du foyer » (p.28)

Ses mains occupées, sa tête dérive vers le passé, manière tout à fait classique d'introduire une longue analepse sur le personnage : « Je me revois, du haut de mes quinze années pleines, généreuses, épiant du coin de l'œil ton beau visage glabre quand tu venais au marché » (p.28). Elle, comme les autres femmes, a été séduite par Eugène, mulâtre à la « peau caramel » aux « cheveux souples ». Et elle raconte sa naïveté et l'excitation partagée au passage d'Eugène. Elle ose à peine lever les yeux vers lui car elle a bien intériorisé son statut inférieur en Martinique. C'est à la page 29 qu'on apprend son origine haïtienne et l'opprobre qui y est attachée :

« Moi la négresse, rapportée, orpheline, noire comme une nuit sans lune, j'étais bien trop timide pour oser même te regarder (...) La Noiraude même pas d'ici, à qui l'on répétait depuis son arrivée qu'elle était dènié rass apré kouli... je n'avais aucune chance. Ma mère était noire comme moi, tu sais. Elle en a perdu la vie, violée à mort par des jeunes colonialistes de Port-au-Prince en mal de dépravation. Des étalons en rut auraient été plus charitables. Je ne te l'ai jamais dit. Trop purulent, trop à vif malgré tout ce temps. Comment aurais-je pu t'en parler de toute façon ? Et comment aurais-je pu te parler de ce qui m'est arrivé à moi, après ? Tu ne m'as jamais rien demandé sur mon histoire, en soixante ans de vie à deux. Soixante ans côte à côte » (p.29).

Nou, à cette étape du roman, ne raconte rien d'autre de sa vie avant la Martinique. Mais elle reprend le fil de sa narration pour évoquer la manière dont Eugène et elle sont devenus inséparables. C'est une autre marchande, Man Finotte, qui lui fait remarquer en des termes rudes que le beau mulâtre ne s'intéresse qu'à elle. La réplique de Man Finotte est en créole et glosée juste ce qu'il faut en français mais non traduite⁵ :

« - Sacré ti piten ayiti ! Ou ni an chalè an twel aw ? Ou bizwen bel ti milat la vini soukwé fèy li an boyow ! Man za diw bel nonm tala cé pou yich mwèn. Cé pa pou an viélaid' nwè kon yé au swè !

Oh ! Man Finotte, ta bouche mauvaise pouvait encore s'enlaidir de méchancetés, car la nouvelle était trop douce. Quoi ? Le mulâtre se donnait la peine de faire attention à une laide comme hier soir même pas du pays ? Non, Man Finotte, ma magie bizarre n'y était pour rien. Mes dieux vaudous n'étaient pas intervenus pour que le mulâtre s'intéresse plus à moi qu'à ta fille, sa promise » (pp.29-30)

Nou se souvient de la légèreté qui s'est emparée alors de tout son corps : « Je tournoyais dans la petite pièce comme un vonvon en temps de grosse chaleur ». Et à nouveau, elle glisse une allusion rapide à une antériorité de violence contre son corps mais, là encore, sans s'y attarder :

⁴ - En tout cas, il n'est question que d'un seul enfant : Marie-Louise, la mère d'Eva et d'autres petits-enfants.

⁵ - Ce n'est pas le sujet ici d'étudier la langue du roman. Ce serait un sujet passionnant car la négociation linguistique entre le français et le créole est à la fois savoureuse et très riche. C'est une piste du roman à explorer.

« Mon corps lui-même ne pouvait y croire. Il n'aurait jamais imaginé séduire un homme un jour. Trop de douleur, trop de cauchemars. Mon sein gauche... sa balafre. Legs inaltérable d'une nuit dans le mitan de l'Atroce » (p.30).

Nou retourne au marché, excitée et heureuse, méprisant les autres filles qui se pavanent : « Tout cela parce que le sang bleu de Blanc cokeur d'Africaine coulait dans leurs veines enchaînées » (p.31). Le beau mulâtre s'adresse enfin à elle et la situe bien :

« - Alors, belle étrangère, je vois que tu as mis ton plus beau sourire. Les dames là-bas disent que tu viens d'Ayiti ? Tu dois avoir quelque mixture ou poudre magique d'un grand maître vaudou pour un homme comme moi, non ? » (p.31)

Toute décontenancée, Nou ne répond pas aux propos égrillards que lui tient Eugène et cette résistance naturelle provoque le dépit de ce dernier :

« Vexé, tu prétendis qu'elle n'était pas encore née, la pucelle qui se passerait de tes services. Tu entrepris de séduire l'Haïtienne. Oh, c'était bien une pièce rapportée venue de chez les sauvages qui se vautrent dans la boue et la sorcellerie. Elle n'en était pas moins une alléchante jeune fille en floraison, au pollen assez suave pour un bel oiseau de ton espèce. Ce que tu ne savais pas, c'est que cette jolie fleur était en fait un alamanda. Que son sucre serait ton poison. Un poison qui t'obligerait à rester là, mien, pour le restant de tes jours » (p.35)

Ce n'est pas une douce romance que nous conte Nou mais un attachement dont ils n'ont pu se délivrer, ni elle, ni lui, « l'homme à femmes jamais repu ».

Ce troisième chapitre se termine comme il avait commencé : le repas a cuit et des odeurs uniques s'échappent des marmites car Nou a le don de « faire chanter aux réchauds leurs plus jolis berceuses » grâce à « ses talents de soi-disant sorcière vaudou pour mélanger les épices ».

« Je me souviens, tu sais. Toutes les douceurs de verbes que tu trouvais pour avoir à toi la Noiraude dont la cuisine sentait si bon. Ton cœur chavirant malgré toi » (p.35).

Ainsi ce troisième chapitre qui lui est consacré parle de ses talents d'amante et de cuisinière et fait allusion à ses malheurs, aux rudesses de la vie, sans s'y attarder. Aucun autre personnage n'a droit à un tel traitement. L'Haïtienne est figée dans quelques stéréotypes dont le traitement montre que la narration les met à distance : sorcière, sauvage, adepte du vaudou, la réputation de l'île voisine n'est guère reluisante !

Avant qu'un second chapitre lui soit, à nouveau, entièrement consacré, le chapitre six (pp.58 à 77), on « croise » Nou au hasard des séquences où interviennent d'autres personnages. Lorsque Théo est en scène, il accable sa grande sœur, Eva, de tous les noms possibles tant ils sont opposés comme caractère et signale, à propos d'un incident avec elle : « Même Mamie Nou a renoncé à lui faire entendre raison » (p. 40), ce qui suppose, évidemment, qu'en temps normal, elle y parvient. Au chapitre 5, on est plongé, sans transition, dans la vie d'Eva à Londres alors qu'adulte (elle a 32 ans) elle exerce le métier de dentiste. Prenant sa douche avant de partir au travail, elle se souvient des douches de l'enfance et de l'obsession de la propreté de Mamie Nou (p.54). Et puis, sans plus d'explication, il est dit d'Eva : « Il lui fallait en permanence maîtriser son soukougnan insatiable. Elle devait se montrer plus forte que Nou sur ce point. Plus forte que tous les

autres. Pas question d'ouvrir la digue... » (p.55). Le chapitre s'achève sur le message laconique de Marie-Louise sur le répondeur qui demande à Eva de la rappeler. Comme cet appel concerne la fin de vie de Nou bien que ce ne soit pas dit encore, le nouveau chapitre, pour la seconde fois, est consacré à Nou. Il commence, comme le chapitre trois, par ses talents de cuisinière qui sont célébrés en une page de jouissance culinaire assez unique (p.58). Nou, cette fois, va remonter plus loin dans ses souvenirs : elle sourit en pensant que les habitants du bourg auraient dû reconnaître l'origine de ses talents : son apprentissage avec l'Indienne, Admonise. La seconde longue analepse de Nou commence par le portrait d'Admonise, ancêtre envoûtante et légendaire :

« En vérité tous perdaient le contrôle de leur esprit quand approchait Admonise. Mais aucun ne le savait. Elle arrivait et prenait possession de leur crâne en deux temps trois mouvements, un demi-sourire malicieux illuminant son visage parcheminé ». (p. 60).

Tous la respectent car tous la craignent :

« Pour déceler l'infinie bienveillance émanant de tous ses gestes il aurait fallu dépasser la crainte primitive que pouvait inspirer une femme éternellement vieille, aveugle et muette, retirée de tout, ne semblant dépendre de personne. Mais les gens du bourg étaient bien trop enroulés dans leurs croyances en la magie simple pour réfléchir jusque là » (p.60).

Nou rend alors hommage à cette seconde mère que fut pour elle Admonise, cet hommage lui donnant le courage de se remémorer sa fuite d'Haïti et son arrivée en Martinique. Après le viol de sa mère puis son propre viol à onze ans le lendemain, Nou a eu l'énergie de monter dans le bateau pour fuir Haïti. Non loin des côtes martiniquaises, le bateau, avec tous ses clandestins, a essuyé une terrible tempête dont les seuls rescapés ont été le capitaine violeur qui finira par sombrer et Nou rejetée sur la grève. Admonise l'a recueillie, soignée :

« C'est Admonise qui me soigne, jusqu'à ce que mon corps retrouve son unité, jusqu'à ce que mon sexe se referme sur les horreurs qui l'avaient ouvert, que les cicatrices soient autant de preuves que j'ai survécu. C'est elle qui m'apprend la musique de la cuisine » (p. 70).

C'est elle qui lui apprend à accepter son destin de femme lors de ses premières menstrues lui racontant son histoire encore plus atroce que les deux viols évoqués et qui, en deux pages denses, installe la mémoire de l'horreur de l'esclavage avec sobriété et intensité. Tout cela par communion d'esprit puisqu'Admonise ne parle pas et qu'après ce récit transmis à Nou, elle meurt :

« Cette matinée de total effroi ne s'effacerait de sa mémoire aux yeux morts que cent deux ans plus tard, le jour où elle donnerait de nouveau la vie en sauvant de l'oubli une enfant mourante échouée sur une plage abandonnée » (p. 75).

Revenant à ses marmites, appelant ses petits enfants, Nou a une dernière prière pour sa mère : « *Oh ! Admonise... Où te reposes-tu mère aimante de tout ce Malheur en toi porté ?*

Me vois-tu tourmentée par les miens ? » et cette prière s'achève par une ode à ses mains, ses mains de travail et de douleur.⁶

Nou n'est plus qu'une présence rappelée dans le reste du récit : sa sévérité à l'égard de sa petite fille après l'amour qu'elle lui portait augmente notre curiosité sur le geste d'Eva esquissé en début de roman : que s'est-il passé avec Théo ? De quoi Nou se sent-elle responsable ? Pourquoi n'aime-t-elle plus sa petite fille comme avant⁷ alors qu'elle avait été la seule à tenter de lui expliquer le désamour de sa mère ? Car lorsqu'Eva est revenue envoûtée de la forêt, Nou lui a raconté l'histoire de Marie-Louise, cherchant ainsi à l'apaiser. Alors qu'elle est respectée dans le bourg, le médecin qui connaît mal les habitants, l'accuse lui aussi de sorcellerie, les sorcelleries ne pouvant venir que de « l'Ayisien » (p.94)⁸.

Les cinq derniers chapitres sont ceux où, lentement, se dénouent les nœuds des relations de cette famille et Nou ne peut être passée sous silence. Eva qui n'a jamais voulu « ouvrir la digue » se confie à son amie Nehla, celle qui l'a sauvée du gouffre :

« Tu sais, quand je glissais ma main dans celle de Nou, que son regard se posait dans le mien avec cette complicité immédiate – de la malice, même dans le malheur le plus noir -, je pouvais absolument tout affronter. Le monde sadique dans son intégralité. Et plus tard, même quand sa main était partie, je fermais les yeux et me rappelais. Au début, le souvenir n'amenait que peine et souffrance, mais un jour j'ai su. Cet amour avait bien existé, j'avais donc en moi la force de me lever et de hurler que je pouvais continuer à vivre » (p.120).

Mais Nou est désormais au-delà de la mémoire, en route vers la délivrance.

Une vie sans racines

Lorsque Nou commence à se confier au lecteur par le biais d'un monologue où elle s'adresse à un « tu » qui est Eugène, on se souvient qu'elle affirme : « Tu ne m'as jamais rien demandé sur mon histoire, en soixante ans de vie à deux. Soixante ans côte à côte ». Elle poursuit alors :

« Pas une fois tu n'as essayé de savoir ce qui a poussé une enfant de onze ans à se jeter sur un bateau surpeuplé, aux fortunes hasardeuses, à braver la mer des Caraïbes pour échouer sur un rivage de Martinique, planter là les graines de son avenir. Non, tu m'as juste prise où j'étais comme j'étais, sans chercher à savoir » (p.29).

L'attitude d'Eugène est représentative de l'attitude des autres Martiniquais. En conséquence, on ne trouve pratiquement pas, dans le roman, de récit de l'antériorité de la vie haïtienne. Le rejet par la mer semble avoir fait d'une épave – Nou violée et démolie -, et grâce aux soins de l'Indienne aux yeux blancs et aux pouvoirs étranges, Admonise -, un être humain nouveau, lavée de souvenirs si ce n'est ceux de la violence qu'elle gardera enfouie au fond d'elle, ne les libérant que par le détour des contes qu'elle imprime dans la chair d'Eva, après les avoir imprimés dans celle de sa fille.

⁶ - Un hommage peut-être aux mains de la grand-mère dans *Rue cases-nègres* de Joseph Zobel.

⁷ - « J'ai essayé de t'aimer pour nous deux » (p.89). Cf. aussi p.148 : le choc ressenti par Eva après l'égorgeant de son cochon Bénédicte n'est pris au sérieux par personne sauf Nou et sa mère ne vient même pas la voir. Après le drame, la mort de Théo, les yeux de Mamie Nou changent, p.154. C'est elle, tout de même, qui vient sortir sa petite fille de l'hôpital des fous, p.159.

⁸ - L'histoire de la folie du médecin qui a vu et ressenti des choses incroyables chez Nou et Eugène, est écrite comme un conte, p. 96. Cette insertion du conte dans l'écriture, toujours dans une grande proximité du personnage de Nou, doit être aussi étudiée plus attentivement.

Comme nous l'avons vu, la vie de Nou en Martinique, ce qu'on en évoque, est scandée par une suite de clichés sur les Haïtiens. En Angleterre, Eva est parvenue à s'imposer, en apparence, l'oubli de sa vie antérieure, comme si elle opérait de la même manière que sa grand-mère. Une seule page résume le pourquoi de la fuite d'Haïti et, en dehors d'elle, il ne sera plus question de ce pays d'origine :

« Cet homme allait me sauver d'Haïti, mon pays, devenu fou. Il avait promis de m'embarquer sur son bateau. Une qualité d'embarcation à mi-chemin entre radeau et gommier qui devait nous parsemer, moi et mes compagnons de misérable infortune, d'île en île puisque c'est comme ça qu'Haïti essaime de siècle en siècle dans le sang des peuples de la Caraïbe, sans qu'ils s'en aperçoivent, dénominateur commun planté dans le fondoc de tout un chacun qui court qui court, traversant les temps avec une tranquille méconnaissance de son fondamental » (p. 62).

Passage qui dit beaucoup sur l'enracinement haïtien de la Caraïbe et qui sonne comme une vérité oubliée à raviver mais qui le dit du point de vue du pays « d'accueil ».

Après le viol, la petite Nou rassemble ses forces pour arriver au bateau :

« Je voulais quitter ce pays où le chaos succédait au chaos, où chaque individu avait ses propres lois. Où l'on se consolait dans l'évocation d'esprits disparus quand les enfants buvaient l'eau sale des caniveaux et les jeunes accouchées se voyaient voler leur lait. Je voulais prendre le premier bateau, me jeter sur la première île accueillante (...) La nuit était profonde au-dehors, le vent soufflait chaud. Je pensais que tout le monde se retournerait sur moi. Ouvrirait des yeux horrifiés sur cette fillette déambulant presque nue, avec un mélange brun rougeâtre coulant en filet visqueux d'entre ses jambes, un air de zombi perdu peint sur le visage. Mais dans cette ville on en voyait de semblables tous les jours... » (pp. 64-65).⁹

En dehors de ces passages, plus rien ne sera dit d'Haïti, naufragée de la mémoire comme Nou aurait été une naufragée de la vie sans l'intervention d'Admonise. On comprend alors pourquoi à Londres, comme Nou l'a fait en Martinique, Eva s'acharne à oublier le passé. Car la vie d'Eva Augustin¹⁰, alors qu'elle est dentiste à Londres, couvre aussi une partie de l'œuvre.

Son obsession, sa règle de conduite, est d'effacer le passé pour pouvoir vivre et toute sa volonté est tendue vers ce but, malgré les avertissements de Nehla, son amie. C'est la mort de Mamie Nou qui est le déclencheur de « retour » : la digue est ouverte. Le retour dans l'île est précédé de retours de mémoire, par bribes... Au lecteur de suivre ! Des plus beaux aux plus sordides, les siens et ceux des siens. Eva tourne comme une toupie folle dans la haine de sa mère et ne peut arrêter le mouvement.

« Orpheline alors ? Oui. Sauf que non. Pas orpheline. Fille de maman et de papa. Fille de Marie-Louise et Félix. Sœur de Théo et Ada. Fille de. Sœur de. Petite-fille de Mamie Nou et d'Eugène. Pas orpheline pour un sou mais traitée comme telle.

Je te haïssais déjà, tu sais. Une rage inouïe, brasillait aussi fort que mon désespoir me calcinait. » (p.149-150)

Eva est porteuse de l'héritage de Nou. Comme l'Indienne lui a raconté sa propre tragédie, Nou a transmis à sa petite fille ce qu'elle n'a dit à personne. Comme l'Indienne l'a mise au monde à nouveau après la terrible tempête, gigantesque métaphore d'un enfantement

⁹ - Le viol mis à part, on retrouve les éléments du roman pour la jeunesse de Maryse Condé, *Rêves amers*, Bayard jeunesse, 2001 (reprise du roman *Haïti chérie*, dans *Je Bouquine* en 1997). Cette fuite est également évoquée dans d'autres romans et nouvelles des Antilles.

¹⁰ - Qui par dérision et humour noir a enregistré un message sur son répondeur plutôt insolite ou de mauvais goût : « - Bonjour, vous êtes sur le répondeur d'Eva Braun, euh... pardon, d'Eva Augustin, laissez-moi un message et je vous rappellerai dès que possible... bip ! » (p.50)

douloureux (pp. 65 à 68), Nou a ramené à la vie Eva, au retour de la forêt (p.148 et sq.) et c'est la mort de Théo qui a rompu le processus de guérison ; peu à peu Mamie Nou a rejeté sa petite fille, comme les autres, puis s'est enfoncée dans la perte de mémoire¹¹, atteinte de la maladie d'Alzheimer. A la mort de Mamie Nou, Eva doit faire le retour vers l'île originelle pour reprendre seule la fin du parcours, riche et forte de ce que sa grand-mère lui a offert.

L'adieu à Nou résume toute la richesse de cette incrustation de la grand-mère haïtienne dans le récit, avec les bonheurs donnés et les malheurs partagés. Devant Nou, prête à partir, tout revient et se dit, longues pages où le souvenir se libère (p.174 et sq.) jusqu'à l'aveu et le récit de la scène initiale : la mort de Théo.

Pour que le parcours s'achève véritablement, il faut que le geste de folie violente d'Eva soit relié à la chaîne des malheurs des femmes de son ascendance : l'Indienne, l'Haïtienne, Marie-Louise, la mère refusant cette enfant de la contrainte et du non-amour. Eva doit pouvoir prendre la décision de rompre cette geste du malheur et de la violence, en l'exprimant, en l'extériorisant, en dépassant les contes de Mamie Nou (évoqués au début de notre intervention) qui ne sont pas la fatalité des vies de femmes :

« Il y a toujours eu trop de femmes dans cette famille. Et moi, descendante de leur terrifiante lignée, héritière de leur Histoire. Condamnée parce qu'elle m'a faite. (...) Trop de femmes... Mon ventre abrite une fille aujourd'hui. Ma fille. Mon premier enfant. Je ne veux pas cette malédiction pour elle. Je le dis. Je veux que s'arrête cet inéluctable. » (p.208)

Dans le contexte de notre étude des écrivaines haïtiennes¹², nous avons souhaité dériver vers une autre île des Antilles pour apprécier la manière dont une romancière peut attester de la présence des Haïtiens en dehors d'Haïti. Elle n'est ni la seule ni la première. Néanmoins, l'intensité dont elle a pu charger son personnage est prenante et signifiante. On sait que, dans tout roman, la construction établit une hiérarchie des personnages, des plus importants aux plus secondaires. Si Nou n'est pas le personnage principal, ce rôle revenant sans aucun doute à Eva, elle en est un des principaux.

Sans doute parce qu'elle est la mémoire obscure et ignorée de bien des Antillaises. Souvenons-nous ce que disait le texte, lorsqu'il rappelle la rage de fuir de la petite fille : « (...) C'est comme ça qu'Haïti essaime de siècle en siècle dans le sang des peuples de la Caraïbe, sans qu'ils s'en aperçoivent, dénominateur commun planté dans le fondoc de tout un chacun qui court qui court, traversant les temps avec une tranquille méconnaissance de son fondamental » (p. 62).

Cette phrase peut être oubliée dans le rythme de la lecture : elle est pourtant essentielle dans ce que nous dit la narration sur la question à laquelle nous réfléchissons aujourd'hui. Elle permet de mieux comprendre pourquoi, après la première lecture du roman mais aussi à chaque lecture renouvelée, la stature de Nou s'impose à notre sensibilité et à notre intelligence pour affirmer une présence haïtienne dont le sens est à construire par la redécouverte de son importance. Si les « racines » haïtiennes sont invisibles, dans la direction habituelle de la quête qu'on en fait (aller les chercher dans le pays d'origine), c'est qu'elles ont essaimé dans de multiples lieux sans perdre l'originalité de leur apport au monde (et au monde de la Caraïbe, en particulier).

¹¹ - Cf. p.174. Elle ne sait plus si elle est amour ou haine pour sa petite fille. Cf. p. 185-186.

¹² - Avant le colloque international, une journée a été consacrée aux écrivaines haïtiennes dont les contributions ont fait l'objet du n°2 des Cahiers du Centre de Recherche (CRTF-Université de Cergy-Pontoise) disponible, au Centre.

On peut noter aussi, en se référant aux analyses d'Anne Marty¹³, qu'à travers Eva, à travers Nou, Audrey Pulvar rejoint les préoccupations de nombreuses romancières de la Caraïbe : présence du corps féminin et mémoire des souffrances corporelles, revendication d'étrangeté des héroïnes et inscription de la « scène primitive » (situations de viol et recherche de l'ancêtre noir), affirmation des droits de l'intime avec et contre ceux du collectif. Mais pour explorer ces voies, il faudrait consacrer une autre étude à l'héroïne Eva et à son douloureux parcours vers une vie intérieure enfin apaisée.

¹³ - Quelques références, « Le corps féminin, source renouvelée d'inspiration littéraire chez les écrivaines haïtiennes contemporaines », dans *Pour Haïti*, n°44, avril-juin 2003 ; « La revendication 'd'étrangeté' des héroïnes de quelques romans féminins haïtiens », dans *Pour Haïti*, n°33, novembre 1999. Reprise dans l'essai, *Haïti en littérature*, 2000, Maisonneuve et Larose/La Flèche du temps.